

Sommes-nous conscients ou avons-nous à nous rendre conscients ?

Corrigé

Introduction

La conscience se donne comme une ouverture sur le monde, comme la mise en relation du sujet à autre chose que lui-même. Être conscient, c'est toujours être en rapport avec un objet, c'est-à-dire quelque chose qui est posé devant moi (du latin *objectum* : « placé devant ») : il peut s'agir soit des objets extérieurs qui se donnent dans l'espace à la perception sensible, soit des objets intérieurs (« états d'âme » ou perceptions corporelles) qui passent et qui à ce titre doivent être distingués du sujet qui, lui, ne passe pas (du latin *subjectum* : « ce qui est jeté dessous », « se tient en dessous », « subsiste »). Mais cette relation du sujet à un objet est-elle une donnée, un état que l'homme découvre en lui ? Sommes-nous depuis toujours installés dans cette condition naturelle ou bien avons-nous eu à la conquérir ? Est-elle acquise une fois pour toutes ? Ou bien notre degré de conscience est-il le fruit d'un effort, d'un travail permanent ?

1. La conscience comme condition naturelle

A. La conscience, fonction sensorielle ?

Il est tentant de mettre l'ouverture du sujet au monde au compte de ses appareils sensoriels. La conscience n'est-elle pas, en l'homme comme chez les animaux, un prolongement des sens ? Les sens livrent à l'être vivant des informations sur le milieu extérieur qui lui permettent de s'y orienter. Être sensible à ce qui environne, n'est-ce pas déjà une forme de conscience ? Ainsi, être conscient reviendrait à voir, entendre, sentir, toucher ou goûter. La suspension des fonctions sensorielles, dans le sommeil par exemple, entraîne d'ailleurs une perte de conscience.

On peut toutefois se demander s'il suffit de sentir pour prendre conscience. Percevoir, n'est-ce pas en effet toujours reconnaître, saisir quelque chose à travers ce qui est senti (ce que laisse entendre l'étymologie latine du verbe percevoir : *per capere*, « saisir à travers ») ?

L'expérience immédiate de la sensation ne livre pas le recul constitutif de la conscience : percevoir, ce n'est pas seulement recevoir ; c'est s'apercevoir de ce qui est perçu.

B. La conscience, fonction intellectuelle ?

Il ne suffirait pas d'avoir des sens pour être conscient. Il faut supposer une pensée au-delà des sensations pour que celles-ci puissent être comprises et reconnues. Sans cette reconnaissance, les sens restent aveugles. La conscience, chez l'homme, enveloppe ainsi toujours de l'intelligence, ce qui la distingue sans doute de la conscience animale, strictement sensorielle. Si les animaux ne pensent point, il faut admettre alors aussi que le monde dont nous avons conscience n'existe pas pour eux. Nous évoluons, eux et nous, dans des univers parallèles.

Mais quelle est cette pensée qui rend l'homme conscient ? Elle ne permet pas seulement de déchiffrer ce que nous livrent nos sens, elle est toujours aussi déchiffrement d'elle-même. Penser, c'est toujours se dédoubler : c'est à la fois penser et savoir qu'on pense. Autrement

dit, le sujet conscient n'est pas seulement ouverture sur un objet mais aussi retour sur lui-même : toute conscience est conscience de soi. Cette réflexivité de l'expérience de la conscience est une structure que le sujet découvre en lui, qu'il peut décrire mais qu'il ne peut produire.

C. La conscience, trouble fonctionnel ?

On peut s'interroger sur l'origine de cet état de dédoublement réflexif du sujet qui définit, comme nous venons de le voir, la conscience. Si l'homme se distingue par sa capacité à prendre conscience du monde et non pas seulement à répondre aux sollicitations sensorielles de l'environnement, c'est peut-être au prix de la perte d'une certaine cohésion intérieure. L'être conscient adhère-t-il en effet encore à lui-même ? Peut-il encore être spontané s'il fait toujours retour sur lui-même ? Réflexions, doutes, hésitations, débats intérieurs... semblent témoigner d'une véritable incapacité à être, à s'affirmer, à accepter la vie dans ce qu'elle a d'immédiat et de changeant. L'homme conscient, ne se confondant pas avec ce qu'il ressent immédiatement, paraît être un animal malade de lui-même.

Qu'elle soit conçue comme normale ou comme pathologique, la conscience semble être, d'après ce qui précède, une condition que l'homme subit, qu'il trouve en lui comme son horizon naturel. Or ne se pourrait-il pas que l'homme ne soit pas spontanément conscient mais le devienne en participant à la communauté humaine ?

2. La conscience comme effet culturel

A. Le rôle du langage dans la conscience

Nous avons souligné plus haut que la conscience consistait non pas en une simple réceptivité sensorielle mais surtout en un dédoublement réflexif. Or n'est-ce pas le langage qui nous permet de prendre ce recul par rapport à ce que nous ressentons ? Percevoir, avons-nous dit, consiste toujours à reconnaître un objet. Mais qu'est-ce que reconnaître si ce n'est être en mesure de nommer ou d'articuler verbalement ce qui est perçu ? Prenons l'exemple d'un état intérieur. Lorsque je m'aperçois que j'ai chaud, que je m'ennuie ou que je suis amoureux, la prise de conscience n'est pas l'effet de la présence en moi de la seule sensation ou du simple sentiment. Quelques secondes avant de m'apercevoir de la chaleur ambiante, mon corps avait déjà chaud. La prise de conscience à proprement parler n'a lieu qu'à partir du moment où je me dis : « Il fait chaud ! » Sans les mots, nous serions la proie de nos sensations sans être capables d'y distinguer quoi que ce soit ; nous subirions l'existence et nous ne serions conscients de rien ; nous réagirions instinctivement sans jamais rien comprendre. Bref, « nous », en tant que sujets conscients, n'existerions même pas.

B. Le monde est construit

C'est donc une illusion de croire que le monde dont nous avons conscience existe par lui-même et se révèle seulement à nous par l'intermédiaire de nos sens. Tous les objets de ce monde, tout ce qui le compose, les événements, les personnes, les choses, etc., sont construits par le langage. Le verbe n'est pas miroir, il est créateur. Une fleur, par exemple, n'est pas un objet en soi, existant par elle-même, indépendamment du regard qui se pose sur elle et que la vue ne ferait que découvrir. Deux individus ayant les mêmes yeux verront deux fleurs différentes : si l'un est botaniste, il y distinguera une richesse de détails qui n'existeront pas pour l'autre qui n'y verra peut-être qu'une composition de couleurs et un mélange d'odeurs. L'idée d'une fleur absolue, qui existerait en elle-même au-delà de ce que les sens et l'intelligence des hommes peuvent en saisir, n'est qu'une fiction. Si cette fleur absolue devait exister pour un point de vue divin, elle resterait irrémédiablement étrangère au monde

humain : Dieu seul en aurait la conscience. Les objets dont nous avons conscience sont, eux, tous découpés par le langage dans la trame continue de nos impressions sensibles. La conscience est lecture, déchiffrement, interprétation.

C. Le travail de la prise de conscience

Nous ne sommes donc pas conscients par nature ; nous le devenons à mesure que notre vie intérieure est prise en charge par le langage. L'enfance est le temps non de la découverte mais plus radicalement de la naissance du monde. Mais ce monde dont nous avons conscience n'est pas construit une fois pour toutes. Il s'enrichit à mesure que se complexifie la manière dont on en parle. Plus la pensée s'affine, plus la perception se précise. L'histoire des sciences offre de nombreux exemples de la manière dont de nouveaux concepts changent les objets du monde. Aujourd'hui, le gaz paraît être une chose courante, d'utilisation quotidienne. On l'allume, on l'éteint ; on sait qu'il peut exploser. Pourtant, jusqu'à la naissance de la chimie, avec Lavoisier, le « gaz » n'existait pas ; on parlait de « vapeurs », d'« airs » plus ou moins subtils, plus ou moins purs. L'objet « gaz » est apparu à partir du moment où le mot a été créé dans une théorie précisant son sens exact (corps se présentant à l'état de fluide expansible et compressible dans les conditions de pression et de température normales) et exposant ses propriétés. La manière dont les hommes prennent conscience du monde est donc fonction de la manière dont ils le pensent. La conscience est bien le produit d'une élaboration, d'un travail : il faut s'acheminer vers une certaine manière de concevoir les choses pour pouvoir remarquer, constater ces choses. La prise de conscience peut être subite ou progressive : elle peut être l'effet saisissant d'une innovation révolutionnaire (songeons à la révolution intellectuelle accomplie par l'invention marxiste de la notion d'« exploitation » qui a rendu possible la prise de conscience prolétarienne) ou bien le produit d'une longue gestation (il a fallu du temps aux hommes pour admettre la vision du monde induite par les acquis de Copernic, Darwin, Freud...). Le monde ne paraît clair, évident et indépendant de nous qu'à celui qui est installé dans un système interprétatif que rien encore n'est venu mettre en crise.

Nous venons de nous demander quelle était l'origine de la conscience, si elle était une fonction naturelle ou bien une acquisition culturelle, structurée par le langage. Mais la conscience ne se réduit pas au rapport réflexif à soi ou au monde. Elle n'est pas seulement relation à ce qui est mais aussi rapport à ce qui doit être. La conscience dite « morale » nous ouvre non pas sur un univers d'« objets », formant un monde, mais sur un ensemble de valeurs et de normes.

2. Le devoir de prendre conscience

Cette remarque conduit à approfondir notre lecture du sujet dans deux directions. Il convient en effet de s'interroger sur l'origine naturelle ou culturelle de la conscience morale ; puis, surtout, de se demander si la prise de conscience du monde n'est pas un devoir pour l'homme.

A. Le problème de l'origine de la conscience morale

On distingue en général aisément le sens moral de la conscience psychologique. Une chose est de s'ouvrir sur le monde, de prendre conscience de ce qui s'y passe ; autre chose est d'envisager ce qu'il faudrait qu'il soit, de le considérer sous l'angle du bien et du mal. La conscience morale est communément conçue comme l'intériorisation de valeurs transmises socialement. L'inconvénient de cette opinion est qu'elle postule un processus d'intériorisation qui renferme l'essentiel du problème. Une véritable explication de la morale consisterait précisément à rendre compte du fait que la contrainte sociale, parentale par exemple, parvienne à se muer en un sentiment d'obligation, en une obéissance spontanée aux normes.

Car on peut comprendre que la pression sociale, à elle seule, puisse susciter la crainte et l'obéissance par prudence mais pas le sentiment du devoir. Alors faut-il voir dans le sens moral une disposition innée ? une dimension inscrite dans la nature humaine ?

Le problème sera peut-être résolu en approfondissant l'analyse du sujet. Il peut être précieux pour cela de suivre les usages de la langue. On distingue communément, nous l'avons rappelé, la conscience morale de la conscience psychologique. Pourtant, en n'offrant qu'un seul mot pour désigner ces deux dimensions de l'existence humaine, le langage semble nous indiquer l'existence d'une affinité entre elles.

B. L'unité de la conscience

On qualifie souvent d'« inconscient » quelqu'un qui agit de manière irresponsable. La conscience est alors considérée comme la qualité du sujet capable de répondre de ses actes, de les justifier devant autrui. On pourrait alors soutenir que l'acte moral est celui qui peut s'accomplir au vu et au su des autres, l'acte dont la conscience pourrait être partagée par autrui sans entrer en conflit avec lui. Ainsi, à sa façon, par ses valeurs, la conscience morale donne sens et cohérence à l'action des hommes. La réflexion éthique ne porte donc pas sur un autre monde que celui dont nous prenons conscience à travers nos fonctions sensorielles ; elle porte seulement sur ce que nous voulons que ce monde devienne, elle tente de donner sens à ce que nous y faisons. L'exigence éthique fondamentale est donc bien une exigence de sens, d'accord à soi-même et au monde, ce que les Anciens appelaient la « sagesse ».

C. La conscience comme acte critique

Cette articulation profonde des dimensions éthique et psychologique de la conscience humaine permet de comprendre en quoi la prise de conscience est par essence critique et en quoi elle représente un devoir pour l'homme. Toute communauté humaine offre à ses membres des systèmes d'interprétation du monde et des codes de valeurs qui peuvent être plus ou moins cohérents entre eux. La moralité ne consiste pas à endosser telle conception du bien plutôt qu'une autre, qui serait moins juste. Qui peut en effet décider, en matière de bien et de mal comme en d'autres domaines, d'une quelconque vérité ? Il ne suffit pas non plus de revendiquer des valeurs, de les louer, de dénoncer le mal et d'agir en accord avec les préceptes de la moralité pour être moral. Ces attitudes peuvent être superficielles, décidées une fois pour toutes, contribuer à donner bonne conscience sans jamais engager le sujet en conscience. L'éthique se fonde au contraire sur l'effort permanent de confronter notre vécu quotidien aux exigences de nos valeurs. L'enjeu de cette confrontation n'est pas de savoir si l'on est sur le droit chemin, ni de mesurer l'écart entre notre conduite et ce que nous aurions dû faire mais de mettre à l'épreuve autant nos valeurs que notre action. Dès lors qu'un système de valeurs est véritablement assumé, qu'il répond à une authentique quête de sens et de légitimité, il ne s'agit plus seulement d'y obéir, de s'y conformer mais surtout de s'assurer de son bien-fondé. Une morale ne devient ma morale qu'à partir du moment où j'accepte de la remettre en question. La conscience morale est donc une conscience critique qui, en posant la question de la valeur des valeurs, se libère du dogmatisme moralisateur.

Conclusion

L'homme transmet la conscience en même temps que son langage, sa culture, ses manières de penser et de juger le monde. Toutefois, cette conscience culturelle dans laquelle l'homme évolue depuis son plus jeune âge peut se vivre comme une donnée naturelle : le monde perçu existerait par lui-même, les valeurs morales seraient des normes indiscutables. La conscience humaine s'amortit alors dans la conviction de détenir des vérités, sentiment qui rassure et

dispense de toute recherche. Mais cette conscience peut aussi se ressaisir par le sursaut critique qui l'amène à questionner le sens et les valeurs établis. Elle restaure alors sa véritable condition d'être non pas une donnée mais un acte éthique supposant l'engagement d'un sujet : il n'y a pas de conscience authentique sans cette quête personnelle de sens qui ouvre la possibilité de la prise de conscience.

Orientations bibliographiques

Pour approfondir la lecture du corrigé

- Bergson, *La Conscience et la Vie*, Bordas (1-A*).
- Descartes, *Méditations métaphysiques* (méditations I et II), Flammarion, coll. « GF » (1-B*).
- Nietzsche, *Généalogie de la morale*, Gallimard, coll. « Idées » (1-C*).
- Kant, *Critique de la raison pure* (préface de la seconde édition), Gallimard (2-B*).
- Épictète, *Manuel*, Bordas (3-B*).

* Ces indications renvoient aux différentes parties.